

Auguste Bricteux (1873-1937)

Jacques Duchesne-Guillemin

Citer ce document / Cite this document :

Duchesne-Guillemin Jacques. Auguste Bricteux (1873-1937). In: L'antiquité classique, Tome 7, fasc. 1, 1938. pp. 105-108;

doi : <https://doi.org/10.3406/antiq.1938.3077>

https://www.persee.fr/doc/antiq_0770-2817_1938_num_7_1_3077

Ressources associées :

Auguste Bricteux

Fichier pdf généré le 06/09/2018

AUGUSTE BRICTEUX

1873-1937

par Jacques DUCHESNE-GUILLEMIN.

Ez dil o djân.

Le 22 juin 1937, l'Université de Liège et la population de Flémalle ont conduit à sa dernière demeure Auguste Bricteux, leur maître, leur grand homme et leur ami. Il repose non loin de la vieille maison qui l'a vu naître et mourir, et où s'est inscrite toute la courbe de sa vie d'infatigable voyageur en esprit : deux chambres sous le toit, au haut d'un escalier obscur et tournant, digne des « Philosophes » de Rembrandt, y formaient la « cité des livres » où il a passé un demi-siècle, au soleil en été, tout contre son poêle en hiver, dans l'étude passionnée des langues.

Dès sa petite enfance, la lecture des Mille et une Nuits, un des rares livres que possédât son père, avait fait jaillir en lui les deux sources de sa sensibilité esthétique, qui allaient toute sa vie couler à pleins bords, intarissables et fraîches, comme des fontaines enchantées : un don d'émerveillement universel et le goût des choses de l'Orient. Cet homme savait admirer, et l'enthousiasme exerçait sur son âme une possession si totale que le dernier livre lu, le dernier morceau joué, la dernière pièce entendue lui paraissaient toujours, sur le moment, ce qu'il connaissait au monde de plus beau ; et il en faisait un éloge sans réserve, avec toute l'ardeur sincère du poète des anciens âges ornant des attributs de la divinité suprême chacun des dieux qu'il adore tour à tour.

Mais ce goût universel se portait cependant de préférence vers l'Orient, justement parce que c'est là que la vie, comme la littérature, possède le plus haut degré de merveilleux. Quand il fit ses trois voyages dans la Perse d'avant la guerre, c'est l'existence telle qu'elle était du temps d'Haroûn-al-Rashîd, et dont il avait tant rêvé, qu'il put observer autour de lui, maintenue presque sans changement dans un moyen âge qui vient à peine de prendre fin. Un reflet de ce monde disparu se trouve dans son carnet de route intitulé « *Au pays du Lion et du Soleil* ». Dans la littérature des Arabes ou des Persans, il appréciait moins, sinon pour en reconnaître l'adresse, les raffinements d'une rhétorique et d'une

poétique trop savantes que l'art simple et quasi-populaire des Mille et une Nuits, la trame unie et le large dessin de l'épopée firdousienne.

L'immense promenade que fut sa vie à travers les littératures du monde entier, il voulut la faire autant que possible dans les textes originaux, dont presque toujours la traduction, en appliquant des mots de chez nous et d'aujourd'hui — si bien choisis soient-ils — à des réalités ou à des songes d'ailleurs et d'autrefois, brise le charme. Aussi finit-il par savoir la plupart des langues qui ont eu une littérature, celles de l'Europe, du portugais au russe, y compris le finnois et le basque, avec une prédilection pour l'anglais, celles d'Asie, parmi lesquelles, s'il oublia son chinois et s'il n'a jamais communiqué sa connaissance du géorgien, il cultivait et enseignait l'hébreu, l'arabe, le turc, le persan, le pehlevi.... Il avait commencé ses études universitaires par la philologie germanique, mais, se sentant attiré par l'orientalisme, il chercha dans l'antiquité classique la préparation indispensable et la solide formation philologique qu'elle seule peut donner.

Une grande ouverture d'esprit, un pouvoir d'adaptation parfaite lui permettaient d'apprécier les plus humbles mérites d'une œuvre, et la musique, qu'il pratiquait beaucoup, vivait encore cette sensibilité d'artiste. Son goût pour les langues et son goût pour la musique n'étaient peut-être, après tout, que les deux formes d'une même passion : lorsque, s'étant assimilé par une gradation régulière de thèmes ou de gammes un mécanisme linguistique ou la technique d'un instrument, il déchiffrait quelque œuvre littéraire ou musicale, sans doute le sentiment de résoudre des difficultés sans cesse renaissantes avec toujours plus d'aisance, de rapidité et de finesse, — d'approcher toujours davantage de la traduction ou de l'exécution parfaites — avait-il dans les deux cas une seule et même saveur pour ce virtuose des langues...

Il avait recueilli sur celles-ci, grâce à cette immense pratique jointe à un jugement très sûr, une foule d'observations ; il en faisait la riche matière de son cours de linguistique générale, son favori entre tous ceux qu'il avait assumés ; il le faisait chaque année de façon nouvelle et l'avait ainsi récrit plusieurs fois ; sa mort a causé à cette science encore en gestation un retard grave en l'empêchant de donner à son enseignement la forme d'une doctrine arrêtée, comme il se proposait de le faire avec l'aide d'un de ses disciples. Au reste, l'érudition, fût-elle linguistique, l'intéressait moins pour elle-même que comme l'indispensable servante de l'intelligence des textes. C'est ainsi que, peu soucieux d'accroître encore la somme des doctes publications de son temps et mettant la beauté par-dessus tout, il s'est proposé uniquement, dans la plupart de ses livres, de faire connaître et goûter des œuvres.

Si l'on excepte son étude sur l'épopée finnoise, il s'agit exclusivement de textes persans. Ses traductions de poèmes de Djâmi

et d'épisodes du Shâhnâmeh mettent des chefs-d'œuvre déjà classiques à la portée d'un large public d'amateurs ; au contraire, c'est pour la première fois qu'est éditée et traduite la petite œuvre, « *Pasquinade sur la ville de Tebrîz* », qui fait le sujet de sa contribution aux *Mélanges* pour le X^e anniversaire de l'Institut Oriental ; mais le principal service rendu à la science par A. Bricteux est d'avoir, par ses textes et traductions de contes et de comédies, augmenté de manière notable les possibilités — jusque là fort restreintes — d'étudier la littérature et la langue de l'Iran moderne. — La notice qui lui avait été consacrée, peu de mois avant sa mort, par le *Liber Memorialis* de l'Université de Liège, comporte un relevé complet de ses publications. Il suffira d'y ajouter bientôt la traduction de *Roustem et Sohrâb*, à laquelle il venait de mettre la dernière main avec quelques amis quand la maladie l'a frappé

Son œuvre écrite, pour considérable qu'elle soit, ne donne pas la mesure de l'immense tâche à laquelle il s'est livré corps et âme : celle d'enseigner ; il était né professeur, et si ses méthodes ont varié, son ardeur à communiquer ses connaissances et le plaisir qu'il éprouvait à le faire n'ont jamais faibli ; mais son enseignement ne représente encore qu'un aspect de sa vie totale de savant et de sage. Celle-ci fut son véritable chef-d'œuvre, et semble du reste avoir été un caprice de la Nature, choisissant un enfant que rien dans son milieu ni son ascendance n'y préparait pour le favoriser de dons extraordinaires ; pourtant, ce lettré, cet artiste doué de toutes les facilités n'avait certainement pas pu conquérir sans un long effort sur lui-même non seulement son érudition étendue mais la droiture de son jugement et l'élévation de son caractère ; car il avait détaché son cœur des querelles et des tristes passions humaines, comme son esprit de toute vaine opinion. Bien que la vie ne lui ait pas été facile, ou peut-être à cause de cela même, il savait en cueillir jour après jour, suivant le précepte ancien, les petites joies authentiques, qu'il fût à table avec des amis devant un bon repas ou quelque jeu, ou au milieu de ses petits-enfants. Sa gaieté bien connue, son indomptable rire recouvraient cependant une amertume profonde, qui lui avait à la longue bridé douloureusement la bouche et que trahissaient par instants des silences rêveurs : il avait trop d'imagination, cette faculté — moins commune qu'on ne croit — de se représenter la réalité absente, pour méconnaître l'immense misère des hommes. — Sa piété farouche, mais infiniment révérencieuse, eût également surpris tous ceux qui, se divisant en camps adverses, veulent abaisser certains hommes au niveau de distinctions qui ne valent que pour eux-mêmes.

Une bonhomie native, héritage paternel, s'alliant à sa fréquentation des poètes de l'Iran, lui avait composé un style d'une grâce fleurie et quelque peu désuète, qui n'était qu'à lui et qu'il colorait, en parlant, d'une intonation chantante, car les exercices

phonétiques n'avaient pas altéré chez cet homme simple l'accent du terroir...

« La mort d'Auguste Bricteux qui prive de sa science et de son expérience l'Université de Liège et l'orientalisme, est aussi une perte au point de vue humain, car avec lui a disparu prématurément un homme modeste, aimable et vraiment bon. » On ne pourrait mieux conclure que par cette phrase finale du bel article que M. H. F. Janssens a consacré à son maître dans le *Flambeau* de juillet 1937, et qui fait souhaiter qu'il révèle un jour le trésor d'anecdotes qu'il possède sur son compte, pour achever de le présenter dans toute la richesse de sa personnalité à ceux qui n'ont pas eu le privilège de le connaître. — Ce n'est pas cette tâche difficile, dont il est seul capable, que s'est proposée la présente notice, où l'on n'a voulu que s'entretenir un peu du grand disparu avec tous ceux qui l'ont admiré et aimé.